

L'ARCHITECTURE EN AFRIQUE, UNE ÉBULLITION CONTRASTÉE

par Antoine Pecqueur



Le continent africain voit naître de plus en plus de grands projets architecturaux, réalisés par des agences africaines ou étrangères. Mais les enjeux sont multiples : financement, matériaux, mainmise chinoise... Sans oublier la préservation du patrimoine architectural. État des lieux.

L'éditeur allemand Dom vient de sortir un monumental coffret dédié à l'architecture africaine sub-saharienne (*Architectural Guide Sub-Saharan Africa*, en anglais, non traduit). Pas moins de sept volumes réalisés par 350 collaborateurs avec près de 850 bâtiments qui sont traités dans cette encyclopédie. « Il y avait un manque crucial d'informations sur l'architecture dans cette partie du monde », constate le directeur de Dom et architecte Philipp Meuser, qui mène lui-même avec son agence différents projets en Afrique : il a notamment réalisé l'ambassade allemande de Bamako. L'un des coordinateurs du livre, Adil Dalbai, souligne « la difficulté à trouver dans certains pays des collaborateurs ainsi que la dangerosité à faire des photos de bâtiments dans des zones en conflit, comme au Soudan du Sud ». La parution de ce coffret vient en tout cas souligner l'essor architectural sur le continent, tant pour les architectes africains que pour les agences étrangères.

Ce besoin de connaissances de l'histoire architecturale africaine est crucial pour Aziza Chaouni, architecte marocaine et professeure à l'Université de Toronto : « On a tendance à limiter l'architecture des pays africains à la période coloniale en occultant l'architecture moderne qui a été construite après l'indépendance des pays. Or celle-ci est passionnante. Les pays voulaient alors affirmer une identité et être modernes. Mais aujourd'hui, bien souvent, les États eux-mêmes ne trouvent pas cela intéressant, dénigrant l'usage du béton. » Aziza Chaouni travaille sur plusieurs projets de réhabilitation du patrimoine architectural : la station thermale de Sidi Harazem, au Maroc, de Jean-François Zevaco, digne des thermes de Vals de Peter Zumthor, ou encore la foire internationale de Dakar, construite en 1974 par Jean-François Lamoureux et Jean-Louis Marin. « La foire de Dakar est l'architecture africaine la plus moderne que je connaisse, avec ses lignes asymétriques faisant écho aux poèmes de Senghor. Mais le bâtiment est en mauvais état, les pavillons sont loués pour le stockage du riz. Je voulais sensibiliser les politiques à la nécessité de préserver ce patrimoine et ne surtout pas le démolir. » Une gageure aussi au vu des contraintes d'urbanisme : « Les villes africaines grandissent plus vite que les plans d'urbanisme. Il n'y a plus de trottoirs, pas d'espace vert... L'architecture informelle est partout, et c'est ce qui donne aussi une vitalité incroyable. » En parallèle, Aziza Chaouni travaille sur un prototype d'écoles démontables pour la Sierra Leone. « Dans ce pays, 70 % de la population a moins de 20 ans, et la jeunesse est en grande partie déscolarisée. Il y a un besoin urgent de construire des écoles », nous dit-elle, soulignant la « responsabilité éthique de l'architecte ».

© MMA Design Studio



© Jules Trouillet

Faculty of Architecture and Environmental Design à Kigali au Rwanda – Architecte: S&AA – Patrick Schweitzer et Associés Architectes, 2018

Né au Lesotho, Mphethi Morojele est une figure pionnière de l'architecture en Afrique du Sud. Son agence, MMA Design Studio, a été l'une des premières du pays créées après l'apartheid. «Auparavant, nous n'avions pas le droit en tant que noirs d'avoir notre propre entreprise», nous dit Mphethi Morojele. MMA a rapidement réalisé plusieurs ambassades d'Afrique du Sud à travers le monde, «un symbole politique pour le pays d'avoir un architecte noir», glisse Mphethi Morojele. L'agence a aussi été mise à contribution pour les projets liés à l'accueil en 2010 de la Coupe du monde en Afrique du Sud. Pour autant, les tensions entre blancs et noirs n'ont pas disparu immédiatement après l'apartheid. «Cela a pris du temps pour que les blancs puissent nous faire confiance. J'ai ressenti davantage cela en architecture que dans d'autres domaines. Sans doute car nous sommes proches du pouvoir. L'enjeu est culturel, idéologique: l'architecte décide à quoi le futur va ressembler.»

Concomitamment à l'essor des agences africaines, le continent suscite aussi de plus en plus l'intérêt des agences occidentales, et notamment françaises. L'architecte strasbourgeois Patrick Schweitzer est ainsi particulièrement investi en Afrique. On lui doit notamment la magnifique école d'architecture de Kigali (Rwanda). «En travaillant sur le continent africain, il faut laisser les schémas mentaux à la maison. La vitesse d'un chantier n'a rien à voir. Mais cela signifie aussi moins de stress, une conception de la vie plus naturelle. Et on arrive à faire ici des choses que l'on ne peut plus

faire en Europe. J'ai pu faire à Kigali du coffrage en béton alors qu'en France on aurait malheureusement mis des pré-dalles.» L'école d'architecture de Kigali se distingue par ses formes évoquant des collines volcaniques, renforcées par l'utilisation de pierre de lave. «Avec ce projet, l'idée était aussi d'inciter les futurs architectes du Rwanda et des pays limitrophes à arrêter de faire des bâtiments vitrés avec de la climatisation et de remettre au contraire en avant les matériaux locaux, les techniques traditionnelles. Par exemple, dans le bâtiment, les courants d'air sont naturels, il n'y a pas de climatisation. Il n'y a pas non plus d'ascenseur, mais une rampe.» Une démarche, portée également par un engagement écologique, qui ne s'est pas faite sans mal: «Le ministre de l'Éducation nationale se demandait pourquoi nous ne voulions pas des "beaux" matériaux de Chine et préférons les bois locaux.» L'architecte Aziza Chaoui le souligne, avec amertume: «Il y a encore une envie des architectes en Afrique de ressembler à l'Occident, même si la réalité n'a rien à voir!» Mphethi Morojele, qui enseigne à l'université de Johannesburg, est lui plus confiant: «La situation change: les jeunes architectes veulent davantage se reconnecter à leurs racines, questionner leurs origines et ne plus juste copier Rem Koolhaas!» Patrick Schweitzer poursuit son travail à Kigali, où il construit désormais un centre de formation pour la chirurgie à Kigali. Sent-il encore sur place les conséquences du génocide? «Sur nos chantiers, les Tutsis et les Hutus travaillent ensemble. Mais on sent que cette tension ne s'est pas évaporée. Le président Paul Kagame a une vision



© MMA Design Studio

Freedom Park à Pretoria, Afrique du Sud. Architecte: MMA Design Studio, 2017

d'avenir pour le pays, mais le gère de façon autoritaire.» Travailler en Afrique n'est pas chose aisée pour une agence occidentale. «Il y a des concours que l'on peut remporter mais qui sont ensuite annulés. Car le problème tient souvent au financement; quand celui-ci vient des pays eux-mêmes, c'est généralement compliqué; avec les organisations internationales, c'est plus facile. Il faudrait que l'Afrique puisse davantage se développer par elle-même.»

David Adjaye, Francis Kéré... les architectes africains les plus convoités du moment, qui ont généralement étudié en Occident et y ont monté leur agence, sont désormais de plus en plus présents dans leurs pays d'origine. Un mouvement de retour qui doit aussi permettre de lutter contre la mainmise chinoise sur les grands projets architecturaux. Mais l'enjeu est géopolitique et géoéconomique. Pékin fait toujours le même deal avec les pays africains: en échange de l'accès aux matières premières, le régime chinois construit des grands équipements. Ces derniers sont en général réalisés par des équipes chinoises. «L'architecte ne s'est généralement pas rendu dans le pays pour faire son projet. C'est très superficiel dans la compréhension du contexte!», grince Mphethi Morojele. L'éditeur Philipp Meuser nous confie «avoir reçu un coup de fil de l'imprimeur chinois de l'*Architectural Guide Sub-Saharan Africa*, qui avait lu des passages critiques dans le livre sur le rôle de la Chine en Afrique...». Le sujet est diplomatique, d'autant que

l'Afrique doit jouer un rôle majeur dans le dispositif des nouvelles routes de la soie voulues par le président chinois Xi Jinping.

Aziza Chaoumi est aussi dépitée au vu des évolutions économiques du secteur: «C'est la course au capital, à l'argent dans les pays africains. L'ingénieur est plus valorisé que l'architecte. C'est devenu très rare que l'architecte puisse jouer un rôle civil. Je peux réaliser de beaux projets car j'ai un salaire fixe d'enseignante à côté. Et pour l'Occident, l'architecture africaine est surtout devenue un objet de consommation visuelle...»

Même si le marché architectural africain est en essor, l'éditeur Adil Dalbai tient à le rappeler: «L'auto-construction reste très importante. L'immense majorité des habitations est construite par les gens eux-mêmes.» L'architecture reste un luxe sur le continent où se trouvent les pays les plus pauvres de la planète.

À LIRE

ARCHITECTURAL GUIDE SUB-SAHARAN AFRICA,
ADIL DALBAI ET PHILIPP MEUSER. AUX ÉDITIONS
DOM PUBLISHERS